

## A CHALLENGE\*

(\*défi, provocation)

Ce terme s'est imposé à moi, comme souvent lorsque je dois parler, sans bien trop savoir de quel défi précisément il s'agissait, même si sans doute je presentais qu'il en existe un à proposer comme thème de travail : « Acte. Politique. Éthique<sup>1</sup>. » À la fin de ma causerie, je vous raconterai une petite histoire, bien édifiante pour nous analystes, qui dit une des origines à ce titre. Pour l'heure, mon pari sera de livrer ce soir quelques réflexions, qui je l'espère au-delà de leur caractère d'évidence – encore faut-il ces évidences les évider de leur trop de bon sens – auront vertu d'ouvrir pour nous des pistes de travail dans ces mois à venir.

\*\*\*

William Kentridge, acteur et metteur en scène sud-africain, à propos d'une mise en scène de *La flûte enchantée*, pouvait dire : « La pensée peut bien suivre un chemin particulier, n'en demeurent pas moins tous les autres chemins délaissés, tous les autres chemins auxquels on réfléchit ou ne songe pas encore, dans lesquels la langue peut se lancer à différentes étapes du parcours. »

D'emblée je vous livre cette réflexion car elle me paraît définir en termes quasi freudiens le défi que nous tentons de relever dans chaque cure. Terme de défi qui ne devrait pas trop nous étonner. Ne sont-ce point ces chemins délaissés, ces pensées nouvelles qui jailliront à chaque nouvelle bifurcation qui nous surprennent lorsque nous écoutons un analysant ? La cure ne serait-elle pas un chemin dont les deux protagonistes ignoreraient la longueur et la vitesse à laquelle il sera emprunté, pour une destination en grande partie inconnue ? Seule réponse déterminée dans son imprécision à la question d'un « Combien de temps ça va durer ? »

Il en va bien d'un défi lancé qui, s'appuyant sur la règle fondamentale de la libre association des idées et pour l'analyste celle de l'écoute flottante, se risque dans des chemins traversiers. Suivre le défilé de la parole dans ses hésitations, ses silences, laissant des chemins trop balisés pour, dans un écart, un lapsus, un symptôme, une angoisse, une langue singulière, la langue du transfert, entendre ce qui de l'inconscient dit la démesure du monde psychique. Le but étant, si chacun de sa place tient la route, espérer en fin de parcours une marche un peu plus paisible.

Cette métaphore du chemin dit ce qui nous a occupés ces deux dernières années de travail au Cercle dans son interrogation sur « Le transfert et ses destins ». Nous en avons déjà bien exploré le chemin, même si cette exploration se doit de continuer !

\*\*\*

Des signifiants circulent, émergent un beau jour au Cercle. Serait-ce le cas de ce « poursuivre<sup>2</sup> » après celui de « l'hétérogène » (celui de notre présentation de candidature au C.A, celui du « Moment de poursuivre » de notre ami Daniel Weiss) ? Un « poursuivre » qui soit temps de passage, de franchissement. Alors le souhait du C.A. avec vous sera une mise en tension de ces termes : Acte. Politique. Éthique, bien trop souvent galvaudés, usés comme une vieille monnaie. De cette mise en tension, le gain sera de soutenir le discours analytique. Ce qui me semble un impératif éthique pour les psychanalystes.

Nous donner les moyens, et là je ferai miens les propos de D. Weiss, « mis en œuvre entre nous pour soutenir l'utopie que Lacan cherche à faire valoir, celle d'une transmission qui fasse jouer le transfert autrement que sur un mode d'un assujettissement assourdissant, celle d'un lien institutionnel qui ne contredise pas ce dont est porteur le désir de l'analyste, car nous cherchons à soutenir une certaine idée de la transmission qui prendrait vraiment au sérieux la conception de la

---

1. Trois termes qui invitent à une relecture de certains textes d'Aristote. Ou voir la série TV danoise *Borgen*.

2. Un « poursuivre » d'autant plus d'actualité en ces semaines de janvier 2015.

cure et de l'analyse développée par Lacan, la rupture qu'elle implique par rapport aux liens sociaux traditionnels ». Une rupture qui nous apparaît encore plus radicale ces dernières années.

« Le Cercle, une institution lacanienne, enfin, analysante de Lacan », cette remarque faite lors de la venue d'Alain-Didier Weill m'a saisi et je me demande (question qui m'est venue en écrivant ce texte) si elle n'est pas, conjointement à l'enseignement d'Olivier Grignon, à la source de mon désir de travail au sein d'un C.A. Remarque prudente dans sa réserve quant au « Cercle, une institution lacanienne », et qui est faite pour me plaire. Une institution lacanienne, j'ai l'impression d'embaumer le mort ! Une institution analysante de Lacan, là des portes s'ouvrent à nous. C'est-à-dire analysante de son enseignement, analysante du transfert à Lacan, à la théorie. Et puis me reviennent les mots de Lacan à Caracas : « Vous êtes lacaniens si vous voulez, moi je suis freudien ! » Propos que je prends très au sérieux, et non comme la coquetterie d'un vieil homme qui aurait perdu la boule !

Après toutes ces années d'un travail fécond, ne serait-il pas temps pour le Cercle de réfléchir d'une manière plus incisive à ce qu'il fait de l'enseignement de Lacan pour, s'en passant à condition de savoir s'en servir, soutenir la psychanalyse et sa pratique, favoriser une transmission et maintenir le vif de la découverte freudienne, dans notre monde actuel ?

\*\*\*

Nous pourrions nous poser la question de savoir si « aimer, travailler », les deux finalités que Freud espérait d'une cure tiennent encore, alors que la psychanalyse est confrontée à un discours qui œuvre à la déliaison ? La traduction des propos de Freud est lâche, car en fait Freud dit précisément ceci (précision que rappelle Claude Rabant dans « Embobiner la pulsion de mort ») : « On ne s'assignera jamais rien d'autre comme but du traitement (*Ziel der Behandlung*) que la guérison pratique du malade (*die praktische Genesung des Kranken*), le rétablissement de sa capacité d'agir et de jouir (*die Herstellung seiner Leistungs- und Genussfähigkeit*)<sup>3</sup>. »

À ces deux finalités ne faudrait-il pas ajouter « penser », la pensée semblant bien mise à mal et la psychanalyse trébuchant dans ses élaborations, particulièrement lorsque il y a glissement subreptice du discours analytique au discours de la psychanalyse, elle qui s'est constituée au cours d'années traversées par des conflits meurtriers, des changements sociaux, culturels, politiques et par les bouleversements qui en résultaient. Nos modes de pensée, nos aspirations, nos idéaux et nos désirs en sont forcément affectés et marqués.

Changements qui affectent la langue, et comme le remarquait Claude Spielmann, infectent la psychanalyse (je le cite) : « Il n'est qu'à voir la multiplication des diverses et nombreuses pratiques dites thérapeutiques et la manière dont elles mal-traitent le symptôme. Paradoxalement elles obéissent aux ordres de l'adaptation mais ne peuvent que produire de la déliaison sociale », au profit de l'exacerbation des narcissismes, ajouterai-je.

\*\*\*

Le terme de discours serait-il à même de subsumer les trois termes de notre argument de travail ? (j'avais commencé à déplier les discours, un mercredi de janvier 2009, et à mesurer les conséquences du discours capitaliste). Ainsi le discours de l'analyste qui marque la responsabilité de celui-ci en cette place de semblant qu'il se doit d'occuper s'il veut maintenir la vérité en sa structure de fiction, soutenir l'impossible qui permet à un discours de faire lien social, écrit également que la psychanalyse est renoncement à la jouissance du symptôme. Pertinence efficace de ce dis-

---

3. SIGMUND FREUD, *Ges. Werke*, vol. V, 1904, p. 3-10 : « La méthode psychanalytique de Freud » ; *La technique psychanalytique*, Paris, PUF, 1967, p. 1-8.

cours qui fait dire à Lacan lors de la conférence à Milan, et ce, après avoir formalisé au tableau les quatre discours : « Qu'on dise comme fait reste oublié derrière ce qui est dit dans ce qui s'entend. » Ce qui peut se savoir (S2) est prié de fonctionner au registre de la vérité, laquelle ne peut que se mi-dire. Faire avec ce qui excède le sujet, n'est-ce point ce qui fait notre tâche ? C'est ce qui amenait Danielle Lévy et Serge Leclaire, lors d'un colloque à Milan en 1973, à nous rappeler dans un texte toujours aussi actuel pour moi que « ce discours psychanalytique impose à l'évidence la distinction et l'articulation du champ du plaisir et du champ de la jouissance comme constitutifs de cette parole : et que la diversité des discours se fonde sur la différence des places assignées au plaisir et à la jouissance<sup>4</sup> ».

Penser, comme nous l'évoquions dans notre argument, que la psychanalyse est confrontée à un discours de la déliaison, marque combien ce discours est en rupture avec les quatre autres et laisse de côté « les choses de l'amour<sup>5</sup> » ; à chaque changement de discours il y a émergence du discours analytique, et l'amour est signe qu'on change de discours, changement porteur d'une nouvelle promesse. Cela me fait entendre de nouveau les propos, s'ils ne sont pessimistes, du moins alarmistes, de Lacan un printemps, en 1972 à Milan : « Maintenant vous êtes embarqués... vous êtes embarqués... mais il y a peu de chances que quoi que ce soit se passe de sérieux au fil du discours analytique, sauf comme ça, bon, au hasard. À la vérité, je crois qu'on ne parlera pas du psychanalyste dans la descendance, si je puis dire, de mon discours... mon discours analytique. Quelque chose d'autre apparaîtra qui, bien sûr, doit maintenir la position de semblant, mais quand même ça sera... mais ça s'appellera peut-être le discours PS. Un PS et puis un T. Ça sera d'ailleurs tout à fait conforme à la façon dont on énonce que Freud voyait l'importation du discours psychanalytique en Amérique... ça sera le discours PST. Ajoutez un E, ça fait PESTE. Ça pourra peut-être un jour servir à quelque chose, si bien sûr toute l'affaire ne lâche pas totalement. Surtout, il faut prévenir d'une aggravation du malaise dans la culture, pressentant des changements des plus violents à venir, Lacan, passeur de Marx, va plus loin dans son anticipation puisqu'il nous prédit la disparition du psychanalyste, disparition du discours analytique. Il serait remplacé par un discours pesteux soumis au discours capitaliste.

Les transformations de la société donneraient raison à Lacan : un nouveau discours est clairement à l'œuvre (que nous le nommions discours néolibéral, discours de la performance, discours des marchés). Au demeurant, est-ce un discours au sens où les liens fondamentaux qui faisaient l'éthique de ces quatre autres sont abolis ? Discours pesteux, qui s'évertue à éjecter le sujet de l'inconscient, qui de la vérité la prétend toute, qui prétend à la jouissance toute, détruisant le champ d'un politique, d'un vivre ensemble. Un sujet démis de sa responsabilité car, comme le soulignait Paola Mieli, « le couple formé par le savoir et le pouvoir ne tient qu'à recourir au juridique "démocratique" », et de préciser que « la protection du citoyen s'infiltré dans la sphère privée ; au nom des droits au bien-être, on élimine les droits civils péniblement conquis. L'état du bien-être est un état disciplinaire. Et la machine disciplinaire est fondamentalement démocratique, comme le souligne Michel Foucault<sup>6</sup> ; elle implique et un contrôle permanent du corps de l'individu et une normalisation démocratique de sa conduite<sup>7</sup> ». Tout cela, au nom de la transparence qui nous rendra enfin libre dans un monde juste ! Un discours générateur d'un état des droits qui construit un sujet juridique, lequel évacue avec virulence le sujet analytique.

\*\*\*

---

4. DANIELLE LEVY, SERGE LECLAIRE, « le port de Djakarta » et « Discours de l'inconscient et discours du pouvoir », *Psychanalyse et politique*, Paris, Le Seuil, 1974.

5. JACQUES LACAN, *Le savoir du psychanalyste*, Paris, Le Seuil, 1971-1972, séance du 06/1/1972.

6. MICHEL FOUCAULT, *Naissance de la bio-politique. Cours au collège de France 1978-1979*, Hautes études, Paris, Gallimard/Seuil, 2004.

7. PAOLA MIELI, « Durer au titre du symptôme », *Insistance* n° 3, Toulouse, érès, 2007.

Pourtant, il n'empêche point que des analystes existent encore, que la psychanalyse dans son exercice malgré des difficultés croissantes dans la liberté de son exercice (je pense à nos collègues qui travaillent en institution et qui se battent quotidiennement pour maintenir cet espace de pensée) persiste. Pourtant, celui qui arrive chez l'analyste, être de langage, aujourd'hui reste malgré lui-même pris dans l'angoisse, pris par l'amour, la haine et la passion de l'ignorance (l'amour, pour nous amour du transfert dans son rapport à l'objet « a »).

Mais en contre-point à ces propos alarmistes, il nous faut cependant ne pas oublier que Lacan, au lendemain de cette sinistre prévision, n'a pas lâché, au contraire il n'a fait que continuer dans une position de résistance soutenue. Une preuve parmi d'autres pourrait être son retour du terme de folie lors de son séminaire *Le sinthome*. C'est, avant même la paranoïa, la folie qui amena Lacan, jeune psychiatre, à la psychanalyse, folie qu'il rencontre dans sa fréquentation des surréalistes mais aussi avec les « Écrits inspirés : Schizographie<sup>8</sup> », republiés avec sa thèse. L'élaboration de sa clinique l'oblige dans sa relecture de Schreber sur les pas de Freud à abandonner cette notion de folie au profit d'une reprise d'une psychopathologie psychiatrique (voir *D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose*). Abandon peut-être relatif, car une référence demeure sous sa plume dans l'article cité : « L'être de l'homme non seulement ne peut être compris sans la folie, mais il ne serait pas l'être de l'homme s'il ne portait en lui la folie comme limite de sa liberté<sup>9</sup>. »

Vingt ans plus tard, à la fin de son enseignement, il se demande si Joyce est non pas psychotique, comme nous pourrions nous attendre à cette question, mais si l'Irlandais est fou. Nous assistons donc au retour d'un terme qui, nous dégageant de la partition névrose, psychose, perversion, mais ne l'éliminant pas pour autant, ouvre à des réflexions des plus importantes quant au transfert, à la finalité de la psychanalyse. J'y vois, déjà à l'œuvre, le rejet de toute tentative de faire du sujet un normopathe, pour de sa folie la supporter, l'entendre comme la vérité de son être, lui offrir la chance de supporter sa singularité. J'insiste sur ce point qui pourrait paraître anodin, car de cette résistance j'y entends une dimension politique au regard de la politique ségrégative actuelle, de la politique de prévention et de normalisation de la souffrance psychique. Insistance permanente qui fut la sienne à défendre le vif de la praxis analytique. Pour tenter quoi ? Si ce n'est de répondre au mieux de notre acte.

\*\*\*

Que faire de l'enseignement de Lacan, plutôt comme y faire avec ?

Où nous pouvons prétendre qu'il en va de notre lecture de Lacan et de la transmission qui en découlera alors, de la circulation d'un type de transmission entre nous, sachant que lorsque nous théorisons (je reprends les récents propos de J. J. Blévis) nous ne sommes pas des analystes, mais des analysants. Forts de ce que aujourd'hui il n'y a point de petit ou grand (pourquoi pas ?) maître au Cercle, que notre fonctionnement a su éviter tout gradus qui ne peut que favoriser le discours universitaire ou celui du maître, même si ces écueils ne sont jamais évités une fois pour toutes, nous pouvons prétendre éviter « le pire à l'enseignement de Lacan, que son hérésie devienne orthodoxie<sup>10</sup> ». À ces mots de René Bailly, permettez-moi d'ajouter que si « l'hérétique est celui qui choisit le chemin pour prendre la vérité de la bonne façon », Lacan est resté toujours un hérétique, un résistant. L'hérésie lacanienne n'a pas attendu la borroméenne pour qu'il en soit ainsi. Et Freud, dans un autre style, n'était-il pas un hérétique ?

À mon tour je reprendrai la remarque de Pascale Hassoun en octobre 2013 : « Que faire de J. Lacan ? Je pense que la seule chose que l'on puisse faire de lui est de l'aimer. Si on ne l'aime pas, impossible d'en faire quelque chose si ce n'est une caricature. Si on l'aime, on trouve [...] »

---

8. JACQUES LACAN, « Écrits, inspirés : Schizographie », *Annales médico-psychologiques*, Paris, n° 5, décembre 1931.

9. JACQUES LACAN, « D'une question... », *Écrits*, Paris, Le Seuil, 1966, p. 576.

10. RENÉ BAILLY, « Hérésie, orthodoxie », *Les carnets de psychanalyse*, Paris, 2005, n° 17.

Alors, aimer Lacan, aimer jusqu'à le lire sans relâche, c'est supporter de faire avec la totalité de son enseignement. C'était je crois une des forces du travail d'O. Grignon que de faire jouer l'ensemble des séminaires pour en repérer les points de friction, les paradoxes, là où ça grippe. Une lecture qui n'était pas un dogme, un catéchisme, (le jeu de *jacadi*), une lecture pas uniquement diachronique – elle est certes nécessaire mais reste insuffisante, faisant je pense barrage à trouver de l'impensé jusqu'alors et signant l'échec d'une transmission féconde pour notre pratique – mais une lecture qui, de par une critique rigoureuse, donnait la chance de rester interprète. Nous savons le risque de nous étourdir avec des propositions de Lacan (le style oral de son enseignement lié aux transferts qu'il suscitait en porte sans doute la responsabilité, mais pas toute) devenus slogans et mantras stériles : le « y a pas de rapport sexuel », « le réel c'est l'impossible », « le nom du père on peut s'en passer à condition de s'en servir »... Ou au mieux des réponses « therroriques », de celles qui ferment toute discussion et qui signent notre refus d'invention, notre refus d'une raisonnable incertitude, notre refus de nous laisser interroger par notre clinique, celle du transfert.

Préférons une lecture qui soit toujours marche dans des chemins auxquels on ne songe pas encore, seule façon, faisant surgir nos interprétations contradictoires, d'en garder toute la richesse et l'éternelle nouveauté, et qui puisse pleinement nous inviter à questionner le « À quoi sert la théorie et comment affecte-t-elle notre pratique ? », et à l'inverse « En quoi notre pratique, notre clinique modifient-elles notre théorisation » ? Nous « auteuriser » à une pensée qui ne soit point orthodoxe mais indisciplinée. Les chemins délaissés, les autres, ceux qui sont imprévus faits d'une autre langue, celle de notre transfert à la théorie. C'est ainsi que j'entends que nous pourrions poursuivre et souhaite mener notre travail. Évidemment, mais c'est peut-être mieux de le rappeler, si Freud et Lacan sont nos appuis incontournables, il ne s'agit nullement d'ignorer les analystes autres qui ont contribué à ce que la psychanalyse soit encore vivante aujourd'hui (Winicott, Searles, Bion, Pankow, Oury, Benedetti, Dolto, Leclaire...).

\*\*\*

J'ai insisté sur ce point, car il me paraît incontournable. « Comment peuvent-ils s'imaginer qu'avec des fils à plomb, des académies, des mensurations toutes faites, établies une fois pour toutes, on peut s'emparer de la changeante, de la chatoyante matière », se demandait Paul Cézanne ?

Alors sommes-nous plombés par les prédictions de Lacan qui se révèlent si justes, sommes-nous plombés par ce discours actuel qui, excluant la reconnaissance du fantasme, mettant à mal l'objet « a » dans sa fonction opératoire, et qu'il nous serait de plus en plus difficile de tenir cette place de semblant nécessaire à notre acte (au passage, l'écriture du mathème du discours analytique porte en lui une dimension éthique) ? Le psychanalyste étant convoqué alors à la place même de l'objet que produit ce discours, pris qu'il se trouve dans une civilisation du déchet. De ce fait il serait de plus en plus malaisé de transmettre la psychanalyse.

Qu'est-ce qui empêcherait l'analyste de se saisir de ce changement radical, pour d'un discours qui nous force à un autre rapport au savoir trouver la juste posture. « Quand on sera revenu à une saine perception de ce que Freud nous a découvert, on dira, je ne dirai pas la politique c'est l'inconscient, mais tout simplement que l'inconscient c'est la politique<sup>11</sup>. » À nous de supporter que notre métapsychologie soit remise en question par l'Histoire. Pourrait-il y avoir au demeurant une théorie qui réponde pleinement à la contemporanéité, aux changements sociétaux permanents ? Claude Rabant dans ses échanges avec J. P. Winter nous a bien mis en garde quant aux réponses que nous apportons. Ainsi faire du registre du symbolique un ordre.

« Comment nous assurer que nous ne sommes pas dans l'imposture ? » C'est en ces termes que Lacan interrogeait son auditoire – après avoir posé les concepts de base, sous les rubriques de l'inconscient, de la répétition, du transfert, et de la pulsion – lors de la fin du séminaire onzième

---

11. JACQUES LACAN, *La logique du fantasme*, transcription ALI, séance du 10/5/1967.

*Les concepts fondamentaux de la psychanalyse.* Si cette imposture se référerait à l'analyste dans sa pratique et sa visée de vérité, je me demande si une mauvaise posture n'habite pas l'analyste dans sa prétention théorique ? Je précise, sans pour autant entrer dans une critique trop développée ce soir. Je fais référence à un texte récemment paru qui, malgré son souci de rigueur, malgré le style certain de l'auteur et son érudition paraît pouvoir illustrer mon inquiétude. Sabine Prokhoris, il s'agit d'elle et son livre *L'insaisissable histoire de la psychanalyse*. Sa thèse : la psychanalyse est sans doute d'une façon subreptice responsable des changements sociétaux actuels, mais elle se trouve en retour dans une grande difficulté quant à en supporter les conséquences pour les entendre dans une écoute qui soit exempte d'une théorisation établie.

Propos bien méritoire et qui nous intéresse au premier chef. À cela près que fixant sa critique sur quelques énoncés premiers de Lacan, ainsi la vérité et le fameux « moi la vérité je parle », ignorant ou voulant ignorer combien cette question de la vérité a connu des remaniements incessants (la vérité et le mi-dire, la varité...) il en résulte une attitude dogmatique qu'elle a beau jeu alors de prêter à Lacan pour enfin la dénoncer chez les successeurs. Prendre un fragment de Lacan, l'essorer dans tous les sens pour asseoir sa critique donne un résultat quelque peu douteux. Jeter le discrédit sur Lacan, je ne suis pas sûr que cela serve la psychanalyse

\*\*\*

Si Lacan pouvait être implacable dans ses énoncés, il n'avait rien à envier à Freud : « [...] l'éthique m'est étrangère et vous êtes pasteur d'âmes. Je ne me casse pas beaucoup la tête au sujet du bien et du mal, mais, en moyenne, je n'ai découvert que fort peu de "bien" chez les hommes. D'après ce que je sais, ils ne sont pour la plupart que de la racaille<sup>12</sup>, qu'ils se réclament de l'éthique de telle ou telle doctrine ou d'aucune. Cela, vous ne pouvez pas le dire tout haut, peut-être même pas le penser, bien que votre expérience de la vie ne puisse pas être très différente de la mienne. S'il faut parler d'une éthique, je professe pour ma part un idéal élevé, dont les idéaux qui me sont connus s'écartent en général d'une manière des plus affligeantes<sup>13</sup> ». Ce dédain affiché de Freud quant à l'éthique peut rendre perplexe, sauf s'il me faut lire dans le début de sa réponse une dénonciation de l'éthique comme prétention à la vertu pour l'envisager uniquement comme un idéal élevé.

Prétendons que l'éthique, non pas celle du philosophe qui pense sur les conduites, mais l'éthique d'un sujet qui a à faire avec la jouissances qui l'aliène (celle de son symptôme), la seule éthique qui nous importe est celle du transfert, autre nom de l'éthique d'un bien-dire, dans son absence de complaisance, l'éthique d'un savoir-faire avec l'inconscient.

Héraclite, fragment 18 : « S'il n'attend pas, il ne découvrira pas le hors-d'attente, parce que c'est chose introuvable et même impraticable<sup>14</sup>. »

Ainsi de la règle dite fondamentale d'un « tout dire » qui se supporte d'un « ne rien dire », d'un « se taire », d'un « je ne veux rien en savoir » exigeant que nous nous déprenions de toute pulsion d'emprise (par exemple nos présupposés théoriques). Se dessaisir d'un savoir référentiel reste la première exigence au possible de notre acte, car la garantie de cet acte ne vient pas de la théorie. Dans un silence entendre l'inouï, accueillir l'imprévisible de la parole, ce que René Major, d'une superbe expression, nomme « l'hospitalité inconditionnelle du transfert<sup>15</sup> ». L'hospitalité, c'est être

---

12. En allemand, racaille peut se traduire par *Gesindel* (racaille, canaille) ou par *Geschmeiss* (vermine). En vocabulaire de chasse, cela désigne la fiente d'oiseau.

13. SIGMUND FREUD, « Lettre de Freud à Pfister du 9 octobre 1918 », *Correspondance de Sigmund Freud avec le pasteur Pfister* (1909-1939), Paris, Gallimard, 1966.

14. JEAN BOLLACK, HEINZ WISMANN, « Héraclite, Fragment 18 », *Héraclite ou la séparation*, Paris, Éditions de Minuit, 1972, p. 104. Autre traduction : « S'il n'espère pas, il ne trouvera pas l'inespéré, qui est inexplorable et inaccessible », traduction Frédéric Roussille, Éditions Findakly, 1986.

15 RENÉ MAJOR, « Y a-t-il un au-delà de la cruauté pour l'analyste ? », *La démocratie en cruauté*, Paris, Galilée, 2003.

l'hôte, c'est-à-dire l'invité et l'invitant. Silence de l'analyste dans ce taire, silence passif dont l'activité (*silere*) est d'accueillir le taire (*taceo, tacere*) de l'analysant, son intime ; silence de l'analyste dans son écoute flottante pour qu'un « tout entendre » soit effectif. C'est la seule promesse re-conductible à chaque séance, la seule que nous devons tenir. N'est-ce pas alors à cette condition, celle de l'inconditionnelle hospitalité, que la cruauté originaire, dans le silence de la pulsion de mort, dans le silence du plaisir à la destruction, noir souterrain, grouillant d'une vie animale qui ronge, inquiète, dans le silence nocturne, l'analysant promeneur pris dans un temps et un espace kafkaïens, un temps, un lieu de métamorphoses possibles, « l'humanimalité », cette part maudite toujours à l'œuvre, que nous lui offrons de la penser ?

\*\*\*

Je vais essayer de cerner deux difficultés pour nous actuellement, et qui mériteront des développements ultérieurs.

Notre tâche serait-elle encore plus impossible dans ce siècle, dans ce temps où le contrat au fondement de toute société semble dérisoire, où triomphe l'individualisme cynique ? Il est vrai que s'attacher à sa jouissance singulière n'est pas un idéal. Certes il y a de l'insupportable à occuper cette fonction nécessaire de semblant. C'est toute la dialectique de cet objet « a » et sa chute qui conditionne le déroulement de la cure, sa fin, sa finalité ; alors être l'objet d'hainamoration, être agent cause du désir déplaçant impossibilité et impuissance dans le discours, être un objet somme toute érotique pour remettre en jeu une autre jouissance que celle fixée au symptôme n'est pas de tout repos. Mais tout autre chose, et c'est là une première difficulté me semble-t-il.

Comme je l'évoquais un peu avant, celle d'être d'entrée de jeu convoqué à la place même de l'objet fétichisé, l'objet déchet que produit le discours actuel. Objet qui n'est pas superposable à l'objet « a » car il n'est point cause du désir, mais juste réponse à l'envie. Difficulté nouvelle qui exige de notre part un pas de côté quant à notre réponse pour soutenir le transfert. Ignorer cela serait reconduire la forclusion de la castration que produit cet objet.

Je ne suis pas sans percevoir ce que ces derniers propos peuvent avoir d'insuffisant, il en va de mon embarras pour penser ces difficultés. En effet, et c'est la deuxième difficulté : si le symptôme vient du réel, nous devons faire également avec ce symptôme (dit social) venant aussi du réel du nouveau discours. Au réel de l'inconscient, du non-rapport vient se nouer le réel du non-rapport social (la déliaison<sup>16</sup>). Que la métaphore du non-rapport social signe un appareillement autre des jouissances et du trauma nous force à penser un nouage autre des trois dimensions, (il faudrait tenter d'en faire la monstration par un autre nœud) afin que le dire analytique garde son incidence politique. Au fond, être analyste est un risque pour l'existence de la psychanalyse dans le contexte actuel ! À la différence d'autres pratiques dites thérapeutiques, nous ne promettons point l'harmonie du sujet avec le discours actuel comme finalité.

Ne perdons pas de vue qu'il nous faut accepter les bouleversements de notre métapsychologie en interrogeant sans relâche notre théorisation et ses effets sur notre pratique. Exercice qui ne peut se faire que si « notre clinique étant celle du réel en tant qu'il est l'impossible à supporter<sup>17</sup> », nous interrogeons la psychanalyse ainsi que nous analystes afin que nous puissions (selon les mots de Lacan) « rendre compte de ce que notre pratique a d'hasardeux, qui justifie Freud d'avoir existé<sup>18</sup> ».

\*\*\*

---

16. Que dire du symptôme dit « retour du religieux » sous la forme du fondamentalisme ?

17. JACQUES LACAN, « Ouverture de la section clinique », *Ornicar*, n° 9, 1<sup>er</sup> mai 1977, p. 7-14.

18. *Ibid.*

Quelques propos prometteurs pour arrêter d'obscurcir le tableau : « Il se peut que la spatialité soit la projection de l'extension de l'appareil psychique. Aucune autre dérivation vraisemblable. Au lieu des conditions *a priori* de l'appareil psychique, selon Kant, psyché est étendue et n'en sait rien. » Seconde note (août 1938) : « Mystique, l'obscur auto-perception du royaume extérieur au moi, le ça. »

« Mais il faut dire que pour se constituer comme analyste il faut être drôlement mordu ; mordu par Freud principalement, c'est-à-dire croire à cette chose absolument folle qu'on appelle l'inconscient<sup>19</sup>. »

« ...C'est bien ennuyeux que chaque psychanalyste soit forcé – puisqu'il faut bien qu'il y soit forcé – de réinventer la psychanalyse<sup>20</sup>. »

Inventer... À la question posée à Alfred Brendel, un jour : « Maître, que pensez-vous de cette fameuse position des mains tant exigée par les professeurs ? » Sa réponse : « Oh ! Vous savez, jouer du piano debout n'est pas confortable. »

Voilà qui fera le pont avec la petite histoire promise...

*J'eus le grand plaisir, en juillet dernier, d'écouter le concert d'Herbie Hancock et de Wayne Shorter, deux jazzmen, fringants septuagénaires (ils jouèrent ensemble chez Miles Davis, puis tournèrent après dans différents groupes ou leur propre formation). Ce soir-là, ils nous offrirent six pièces, riches improvisation dont le déroulement fut le suivant : Hancock cherchait quelques mesures sur un synthé, une ligne mélodique, harmonique, un rythme puis attaquait le piano (cette bouche aux grandes dents pour reprendre l'image de Michel Petrucciani). W.Shorter (sax soprano) écoutait, attendait, coupait parfois le propos de son ami de quelques mesures soulignant le phrasé de son compère, ou s'en écartant dans des écarts frôlant la dissonance, pour en peu de notes (juste ce qu'il faut, pas une de trop, pas une de moins) relancer le jeu... Chaque pièce se déroula de la même façon. Le concert se termina, Hancock se leva, remercia la salle, dit combien il était heureux de jouer ce soir-là à Paris. Et Shorter, lui, salua en ces termes : « Thank you... A challenge to explore the unexpected... »*

Alors, à nous de jouer !

Philippe Beucké,  
Cercle freudien, 14 janvier 2015

---

19. JACQUES LACAN, Journées de l'EFPP, janvier 1978.

20. JACQUES LACAN, Journées de l'EFPP, juillet 1979.



Ajout.

*Une précision, pour notre thème de travail au Cercle, à la suite de ma causerie du 14 janvier. Dans le temps imparti je n'ai pas cru bon de la développer. Je vous la livre donc maintenant.*

Nous ne pouvons ignorer, si nous souhaitons, mettre au travail les discours de Lacan, la parution d'un texte de Nestor Braustein : « Malaise dans la culture technologique » (Éditions Le bord de l'eau. Paris 2014) issu d'un séminaire tenu en 2011.

L'auteur remarque que Lacan lors de la conférence de Milan (1972) écrit le mathème du discours capitaliste, et prédit l'advenue d'un autre discours : le discours pesteux. Une lecture possible, mais peut-être trop rapide, nous fait assimiler discours capitaliste et discours pesteux. L'intérêt de sa lecture est de proposer le mathème de ce discours pesteux (qu'il nomme discours des marchés). A son étonnement, et au notre également, l'écriture en serait la même que celle du discours analytique ! Il en analyse précisément les analogies et les différences. Analyse qui à le mérite de relancer nos questions quant à la collusion objet « a » et objet produit par le discours actuel, et aussi le nouage d'un réel de l'inconscient : celui du non rapport sexuel et d'un réel de ce discours pesteux : celui du non rapport social, comme je le proposais.

Philippe Beucké 20/01/15.